

Les Éthiopiens naissent marathoniens. En toute occasion ils arpentent les routes ; même pour prier ils marchent. Les chrétiens pour se rendre à Lalibela, les musulmans à Sheikh Hussein. Deux femmes, une Parisienne et une Romaine, ont pris place parmi eux. Élisabeth Foch, écrivain voyageur, est attirée par les hauts lieux où la spiritualité surgit de l'élément physique. Paola Viesi, photographe voyageur, s'est installée en Éthiopie où elle collabore à des missions de l'UNESCO. Elles viennent de publier un superbe ouvrage consacré aux deux grands centres de pèlerinages du pays.

Éthiopie Une spiritualité à fleur de terre

par Élisabeth Foch
photographies de Paola Viesi



Entre Sokota et Lalibela.

Page de droite.
Pèlerine en marche vers l'église
monolithique d'Asheten Maryam,
située au sommet
d'un piton rocheux.

Une autre altitude

Un voyage se fait toujours trois fois. Une première au ras des cartes : choix des sites, des itinéraires, des étapes. Une deuxième sur le terrain : pistes cahoteuses, chemins poussiéreux, escales incertaines. Une troisième et interminable fois en souvenir : instants intacts que l'on convoque pour en éprouver encore une fois l'intensité, en mesurer la résonance. De mes pérégrinations en terre éthiopienne, où deux

sites et deux célébrations ont guidé mes pas, je retiens deux découvertes élémentaires. D'une part, tout commence par la géographie. C'est elle qui détermine l'esprit des lieux et fait de l'Éthiopie une terre sacrée, *a fortiori* lorsqu'on la parcourt à pied dans le flot des pèlerins. D'autre part, une population qui vit à l'écoute des éléments inscrit tout naturellement la spiritualité, la médecine, l'art dans une même démarche.

La géographie impose donc sa loi et, depuis toujours, suggère aux hommes en quête d'aventure spirituelle de se mesurer aux excès de la nature. Or, en Éthiopie, ils ne manquent pas. Pour survivre, les Éthiopiens se donnent corps et âme dans des paysages qui constituent à la fois une épreuve et un tremplin. Jour après jour, ils marchent, labourent à l'araire, moissonnent à la main, mais aussi se prosternent, répètent leurs litanies, brûlent de l'encens. Et, maintenant que mon voyage s'éloigne, je ne distingue plus les effluves du *Boswellia sacra* qui s'élèvent de Lalibela, lorsque des milliers de chrétiens viennent fêter *Ledet*, autrement dit la naissance du Christ, de celles de Sheikh Hussein où, le lendemain d'Ararat, un flot de pèlerins se rend sur le mausolée du saint soufi. Ferveur chrétienne et ferveur musulmane se confondent, car toutes deux naissent pas à pas. Qu'ils soient en route vers cette « Jérusalem africaine » où le souverain et roi Lalibela fit creuser, au XII^e siècle, onze églises sur les contreforts de l'Abouna Yosef, à environ 2 700 mètres d'altitude, ou qu'ils se dirigent vers ce creuset désertique délimité par la chaîne du Balé, les pèlerins des deux traditions savent



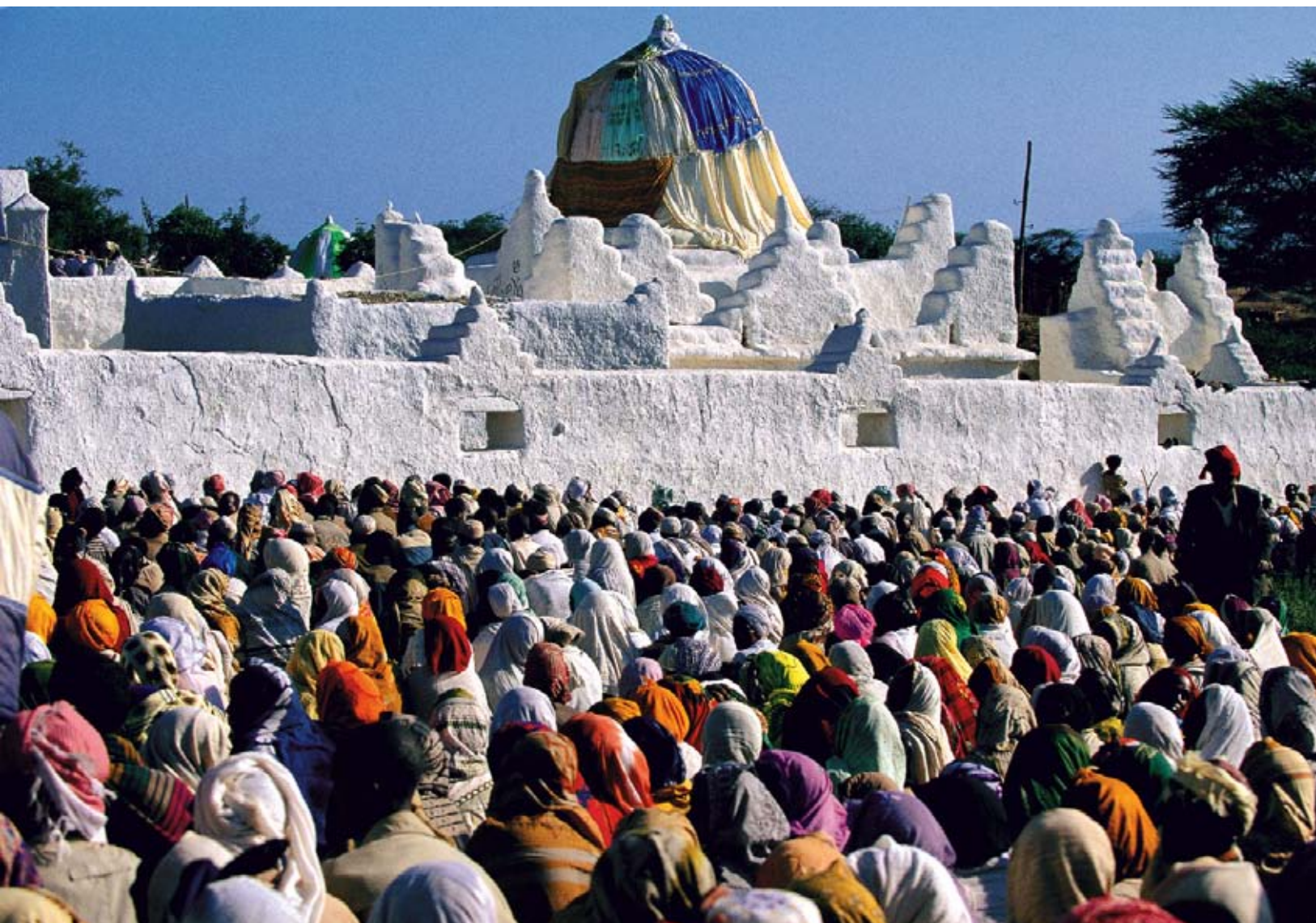


Lalibela, pèlerinage de Ledet (fête de la naissance du Christ en janvier).

que la marche est propice à l'incubation de l'esprit, et que, pendant le temps du pèlerinage, le corps n'existe que pour véhiculer l'âme. Sur le terrain, je constate que rien ne ressemble plus à un homme qui marche qu'un autre homme qui marche, ni à un homme qui prie qu'un autre homme qui prie. Il arrive d'ailleurs que des pèlerins d'une tradition fréquentent un lieu saint de l'autre tradition, car un site qui a la réputation de guérir l'âme et le corps exerce une telle attraction sur les hommes que ceux-ci accordent autant d'importance au pouvoir du lieu qu'à leur propre religion.

Désormais, les itinéraires que j'ai parcourus s'estompent. Les chemins de Lalibela et ceux de Sheikh Hussein se brouillent. Les eaux du Jourdain qui traversent Lalibela et celles du Wabi Shebele empruntées par les premiers musulmans qui se rendirent en Éthiopie, s'unissent. Reste l'expérience unique d'avoir approché des hommes, des femmes, des enfants qui ne distinguent pas la guérison du corps de celle de l'esprit et

qui s'en remettent autant à l'esprit des lieux qu'à l'esprit tout court, qu'il s'appelle Dieu ou Allah. En Éthiopie, la santé est affaire de créativité : rouleaux magiques, talismans, chants, légendes, potions, décoctions à base de substances animales, végétales ou minérales, prières, jeûnes, pénitence, tout converge pour réaccorder l'individu à l'ordre du monde. « Les médecines parallèles de l'âme », antérieures aux monothéismes, transparaisent dans les pratiques religieuses sans conflit majeur. Tout est fluide, métissé, créatif. Mieux encore, curatif et salvateur. Tradition talismanique et religions s'harmonisent comme « le beurre et le miel », dit-on. Une image qui est aussi un remède prescrit par tant de guérisseurs qu'ils soient chrétiens ou musulmans. Cette panacée nous donne une clé – troupeaux et essaims d'abeilles évoluent les uns comme les autres dans leur élément – et, après m'être rabotée aux pistes et chemins éthiopiens, je vois là un viatique : mêler les énergies de la terre à celles du ciel.



Sheikh Hussein, grand pèlerinage de janvier sur la tombe du saint.

Des symboles à fleur de terre

Bonnes feuilles extraites du livre *Éthiopie, la ferveur et la foi*

En quoi ce pays dont on sent déjà la puissance en le survolant semble-t-il prédestiné aux manifestations de l'esprit ? Avec ses ravins, ses chaînes de montagnes, ses hauts plateaux, ses *amba*, comme façonnés par des mains de titans, l'Éthiopie apparaît comme une terre originelle qui marque le seuil de l'inconnu. Homère fait de l'Abysinie une escale divine : « Zeus est allé hier du côté de l'Okéanos À un festin que lui ont offert les Aithiopiens irréprochables Et les dieux l'ont suivi. » (*Illiade*, Chant I)

L'*Enquête* d'Hérodote, après avoir mentionné l'Arabie, situe cette étape ultime :

« Plus à l'ouest s'étend, en direction du soleil couchant, la dernière des terres habitées, l'Éthiopie. Elle a de

l'or en abondance, des éléphants énormes, de nombreuses espèces d'arbres sauvages, de l'ébène et des hommes d'une taille, d'une beauté, d'une longévité exceptionnelles. » (III, 114)

Même lorsque la vision ptoléméenne du monde sera bouleversée par l'évolution des connaissances, d'innombrables récits mythiques ou légendaires entretiendront cet imaginaire des confins. Mais que signifie « être au bout du monde » ? Où que l'on aille, on est bien obligé de se sentir au centre du monde tant l'expérience sensorielle constitue le point de départ de toute démarche, y compris spirituelle. Les pèlerins éthiopiens en font l'expérience depuis des siècles sur une terre criblée de symboles. Avec la tête dans les nuages et les pieds dans les entrailles de la terre, les

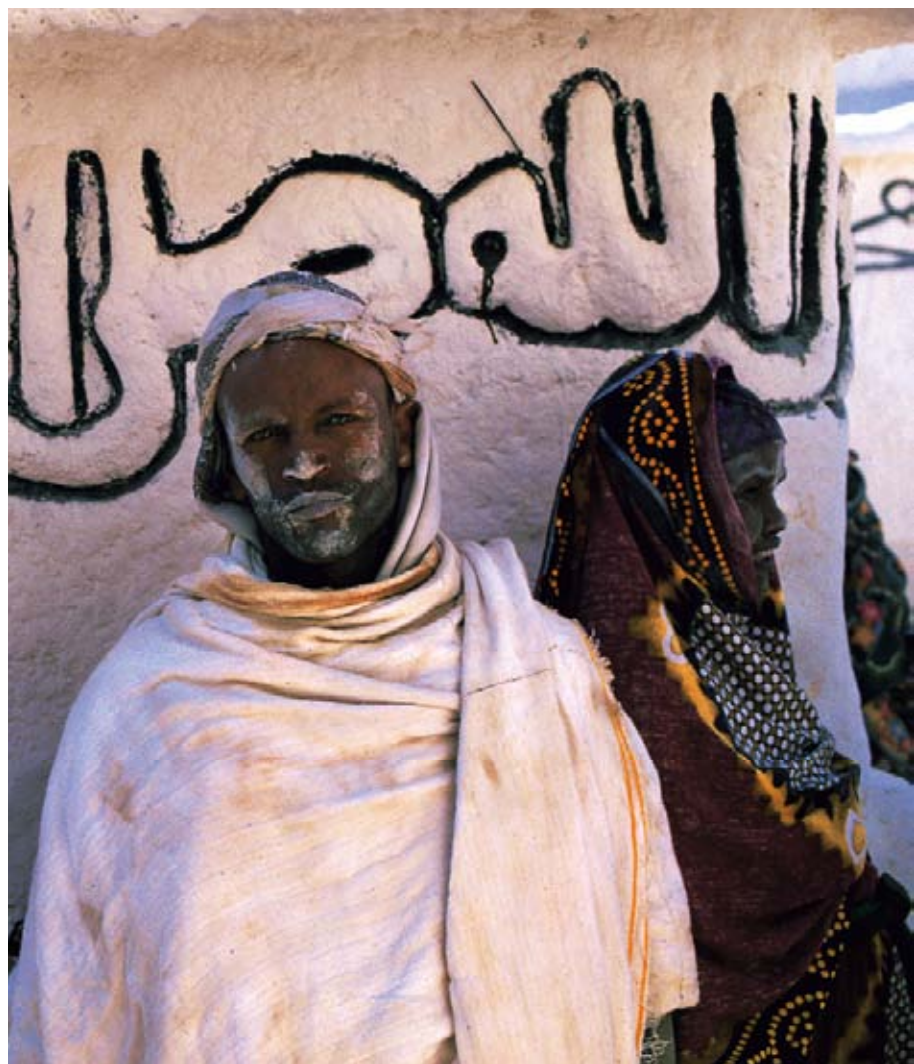


Éthiopiens ont hérité d'un territoire qui concentre les deux tiers des massifs montagneux africains mais aussi le point le plus bas du continent, à 120 mètres sous le niveau de la mer. Face à cette polarité du relief, celle des croyances permet aux Éthiopiens de survivre avec une foi inébranlable, dans une nature excessive, ballottés par les chaos de l'histoire.

L'Éthiopie est un îlot de résistance incrusté dans la Corne de l'Afrique. Depuis l'indépendance de l'Érythrée en 1993, elle est coupée des voies maritimes qui, à l'aube du premier millénaire, en firent un empire prospère. Aujourd'hui, à sa seule évocation, on croit entendre le timbre désespéré d'un *shofar* qui sonne le glas pour éveiller les organisateurs de famine et rappeler à l'humanité son devoir le plus élémentaire envers la terre de ses propres origines. C'est, en effet, dans la vallée du Rift, cette faille qui balafre l'Afrique de Djibouti au Mozambique, que la terre aurait accouché de l'homme. L'Awash délivre ses squelettes, Lucy, Selam, les paléontologues s'interrogent mais semblent dire qu'un peu d'Afrique coule dans nos veines : signe qui pousse à ouvrir un atlas pour mieux situer les racines de notre généalogie. Tel un trait d'union entre Afrique et Arabie, l'Éthiopie révèle une mission : faire cohabiter christianisme et islam. Loin des aléas de la politique, quelques grandes figures de ces deux traditions y contribuent : Lalibela et Sheikh Hussein démontrent que jamais l'expérience d'un mystique ne contredit celle d'un autre mystique.

Est-ce grâce à sa dimension originelle que l'Éthiopie a toujours accordé tant d'importance aux pèlerinages ? Dans la démarche chrétienne comme chez les musulmans, le pèlerinage entretient la mémoire de l'origine, ce lieu sans forme d'où souffle l'esprit, où règne la ferveur des commencements. Les deux traditions partagent l'idée que, pour se projeter dans cette dimension spirituelle, le lieu où vécut un saint homme est un précieux tremplin. Les pèlerins de toute croyance disent se recharger à l'énergie de ces êtres d'exception. Leur raisonnement, plutôt une résonance, est simple : on voit bien des étoiles éteintes depuis des lustres, pourquoi n'éprouverait-on pas l'énergie d'un saint redevenu poussière d'étoiles ?

Cette fertilité spirituelle et cette obsession des origines donnent une place particulière à la femme. Méprisée dans la réalité, comme dans presque toutes les religions du monde, elle est en revanche adulée dans la légende. Les Éthiopiens sont convaincus que leur généalogie prend source aux confins d'une histoire d'amour. Une reine, avertie par sa huppe favorite d'une invitation royale, traverse déserts et oasis... De la brève



Pèlerins sortant de la tombe de Sheikh Hussein.

Page de gauche.
Lalibela, diacre lors de la célébration de Ledet.

rencontre, à Jérusalem, entre la reine de Saba et le roi Salomon naît la dynastie qui régnera six siècles durant sur l'Éthiopie. La légende court sur toutes les lèvres et rôde sous d'innombrables versions dans les deux religions comme des deux côtés de la mer Rouge, sans doute grâce à l'universalité de son message qui révèle le rôle fécondateur de l'élément féminin, par l'intermédiaire de la reine elle-même mais aussi des quelques gouttes d'eau – si précieuses dans un pays de déserts – qui scelleront son destin.

« Pays de l'origine fécond et nourricier ; pays d'autrefois, sans ruine, où le temps s'est absenté, l'étendue seule est donnée. » Rimbaud nous donne une clé. Avec une capitale placée au cœur du pays tel un ombilic, l'Éthiopie impose au voyageur écartelé entre les quatre points cardinaux de s'engager. Choix crucial : les hauts plateaux chrétiens du Nord ? Le Sud animiste ? L'Est musulman ? Ou l'Ouest, source du plus long fleuve du monde, sacré de surcroît : le Nil ? La nature elle-même





semble suggérer un itinéraire en croix. Symbole qui, en amont de son sens chrétien, traduit bien cette vision de l'homme ouvert à l'espace tout entier. Prêt à se mesurer aux aspérités d'un arrière-pays où survivent des traditions et des rites dictés par les éléments.

Aux sources de toutes les grandes civilisations, il y a cette capacité à décrypter l'ossature du paysage, à repérer les lieux de pouvoir pour s'abstraire du concret. Ce sont des sites de prédilection pour ancrer un pèlerinage et ajouter à la force du lieu l'énergie des hommes qui se préparent à la rencontre avec l'esprit. Le site pourrait se définir comme un espace qui, par son « climat », permet de sortir du temps ordinaire, et dans lequel la réalité élémentaire – l'eau, la terre, la clarté de l'air – fait écho aux énergies des hommes, surtout lorsqu'ils se sont approchés du site en toute humilité, au plus proche de la terre, de l'humus : pas à pas. Arpenter de tels lieux dans cet état d'esprit est un voyage tant extérieur qu'intérieur et permet de dévoiler une réalité cachée en temps ordinaire. Tel est bien l'objectif de tout pèlerin que de lutter contre l'ignorance en soulevant les voiles que le monde sensible jette sur l'homme. Un grand arpenteur de terres étrangères, Victor Segalen, s'est interrogé sur « la science des

sites » (*Correspondance II, 1912-1919*, p. 843). Dans une lettre à sa femme, il décrit ce que provoque la fréquentation de tels lieux :

« [...] Dans cette totale compréhension de la nature [...] on jouit des trois grands pouvoirs qui sont : d'être, de connaître et d'aimer. [...] Il est grossier de diviser un spectacle naturel en Ciel et Terre, en air et solide. Il y a dans l'air des espaces plus durs qu'un aérolithe. Il y a sous terre des parages mouvementés que la dureté du roc rend plus subtils, plus agiles. »

Propos qui éclairent on ne peut mieux la mission de Lalibela : creuser sous terre une cité céleste. Lalibela, Sheikh Hussein, ces hauts lieux portaient, l'un comme l'autre, un nom qui s'éclipsa devant celui des deux saints. Roha devint Lalibela et Dirre, Sheikh Hussein. Dirre signifie « lieu vaste », « champ ouvert », comme si l'endroit avait été choisi pour que cet espace immense fût découvrir à l'homme la nature spacieuse de son esprit. Arriver à Sheikh Hussein donne l'impression d'entrer dans une immense mosquée naturelle dont les murs seraient la montagne d'Abû I-Qâsim, sœur jumelle du mont Hira où le Prophète eut sa révélation, et celle de Dedela à partir de laquelle le pèlerin aperçoit enfin le village et le mausolée de Sheikh Hussein. La

Prostration à Lalibela.

Page de gauche.

Prostration à Sheikh Hussein.



Ci-dessus et page de droite. Sheikh Hussein, vénération de la terre et de l'eau, expression du syncrétisme issu des traditions locales. La terre mêlée aux cendres d'encens protège et guérit les fidèles.

mosquée est un centre autant communautaire que sacré, elle peut donc avoir des lieux de remplacement naturels : la terre entière est virtuellement un espace de prière. Les jours de pèlerinage, le site de Sheikh Hussein est un vaste réceptacle ouvert aux prosternations de tous et encadré de reliefs protecteurs :

« N'avons-nous pas disposé la terre comme un lit de repos, et les montagnes comme des piliers de tente ? » [Coran, 78, 6-7]

À Lalibela aussi, la montagne est déterminante, elle est même le personnage principal de l'Histoire sainte venue s'incruster dans les contreforts de l'Abouna Yosef. La fréquentation de la pierre est une technique brevetée par les sages de tous les temps et, devant tant d'efforts d'excavation, on songe à la parole de l'ange du Mont-Saint-Michel : « Pour accéder au ciel, c'est la terre qu'il faut creuser. » Abri et lieu de manifestation du sacré, la roche agit sur le psychisme tout comme l'altitude, si bien que la montagne de

Lalibela offre à ce double titre un refuge particulièrement propice au retrait spirituel. La houle blanche des pèlerins, absorbés par le labyrinthe des tranchées creusées dans le tuf rouge pour relier les églises entre elles, est une vision aussi envoûtante que celle des pèlerins soufis, drapés de couleurs encore vives malgré la poussière du chemin, s'approchant du mausolée fraîchement chaulé de Sheikh Hussein.

Tandis que la montagne creusée de Lalibela invite à l'intériorisation, l'environnement désertique de Sheikh Hussein suggère le dépouillement. À une heure de marche du mausolée se trouve également une grotte : passage obligé pour les pèlerins qui s'enfoncent par reptation dans un boyau très étroit, dont ils ressortent plus ou moins aisément en signe de renaissance. Par un jeu de la nature, montagne ou grotte sont des sanctuaires à l'état brut, des seuils initiatiques entre les mondes visible et invisible, des lieux de pouvoir où l'élément spirituel a été recherché en parfaite harmonie avec les éléments et qui se décryptent comme des



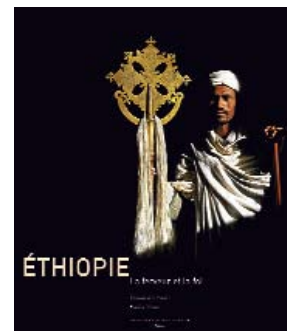
mandalas : chaque détail s'inscrit dans une vision globale de la réalité.

Une rivière nommée Jourdain traverse Lalibela avant de déverser ses alluvions nourricières dans le Tekeze qui, à son tour, ensemence le Nil. Au-delà de cette appellation et de ce parcours symboliques, certains auteurs ont suggéré que Lalibela avait aussi été creusée pour maîtriser l'eau qui, selon les saisons, tombe en excès ou fait défaut. Le système de fosses, de tunnels et bassins pourrait être une réponse à ce problème. Technique et symbolique se rejoignent : au fond des tranchées qui entourent Béta Ghiorghis, la plus célèbre d'entre les églises, émerge un rocher appelé mont Ararat. Autre symbole remarquable, les fausses fenêtres de l'étage inférieur de l'église ne présentent aucune ouverture afin d'éviter que l'eau ne s'infilte dans l'édifice. Plus haut, la lumière traverse la pierre et des motifs floraux s'épanouissent sur les murs, comme si l'eau les avait fait pousser, l'eau étant considérée depuis le baptême du Christ comme l'agent du miracle.

Les trois bassins, autour de l'église de Béta Maryam, confirment ce pouvoir purificateur accordé à l'élément primordial.

Le lac qui se trouve près du mausolée de Sheikh Hussein prend, lui aussi, un caractère sacré dans le contexte du pèlerinage. Il rappelle l'histoire d'Abraham qui abandonne au désert Hagar, une de ses épouses, et leur fils Ismaël, en priant Dieu de pourvoir à leurs besoins. Celle-ci fait alors sept fois le tour des montagnes de Safa et Marwa qui se trouvent près de la Ka'ba – les pèlerins perpétuent cette marche rituelle – jusqu'à ce que des anges creusent la terre, faisant ainsi jaillir une source, considérée depuis comme sacrée : *zamzam*, « le bruissement de la source ».

Par sa situation marginale, son relief, son climat, l'éclat de sa lumière et bien d'autres sortilèges de la nature, la terre éthiopienne a le pouvoir de dessiller le regard. Ceux qui l'arpentent le cœur ouvert découvrent, derrière son austérité chaotique, une harmonie subtile qui, depuis des siècles, rend les hommes ivres de Dieu. ■



Éthiopie, la ferveur et la foi,
texte d'Élisabeth Foch,
photographies de Paola Viesi,
Paris, Imprimerie nationale,
2010, 200 p., 120 ill., 54 €.